

PAKHOMM

Un fermier trop ambitieux

Récit tiré de *Ce qu'il faut de terre à l'homme* de Léon Tolstoï



Pakhomm était un brave paysan russe qui, malgré des voisins assez gênants, vivait à peu près heureux dans sa petite ferme. Mais Pakhomm était ambitieux et avait un vif désir que ses faibles ressources l'empêchaient de satisfaire : celui d'agrandir son domaine.



Or, un jour, passe par son pays un marchand qui lui affirme que les Baschkirs, paysans de la Russie de l'Est, vendent leurs terres à très bon marché.



Pakhomm rassemble tout son argent, garnit sa voiture de cadeaux et entreprend le long voyage qui le conduit chez les Baschkirs. Le voilà près de leur camp.

I - Bon accueil

1. À la vue de Pakhomm, les Baschkirs sortirent de leurs tentes et entourèrent l'étranger. Ils avaient parmi eux un interprète¹ et Pakhomm leur apprit qu'il venait pour avoir de la terre.

Les Baschkirs lui firent fête, ils le prirent et l'emmenèrent dans une jolie tente. Ils l'installèrent sur des tapis, étendirent sous lui des coussins de plume, et l'engagèrent à boire le thé et le koumiss². On tua un mouton et on lui donna à manger.

2. Pakhomm prit les cadeaux dans sa voiture et les distribua aux Baschkirs qui s'en réjouirent. Ils baragouinaient, baragouinaient entre eux. Puis ils ordonnèrent à l'interprète de traduire.

« On m'ordonne de dire, fit l'interprète, qu'ils t'ont pris en affection, que nous avons coutume de traiter un hôte de notre mieux, et de rendre cadeaux pour cadeaux. Tu nous as fait des présents, dis-nous ce qui te plaît. Nous te le donnerons en échange.

— C'est votre terre, répondit Pakhomm, qui me plaît par-dessus tout. Chez nous, nous sommes à l'étroit pour la terre, et la terre est épuisée, tandis qu'il y a chez vous beaucoup de terre, et de la bonne terre. Jamais je n'en ai encore vu de pareille. »

3. L'interprète traduit. Les Baschkirs parlent, parlent.

Pakhomm ne comprend pas ce qu'ils disent. Il voit qu'ils sont gais, qu'ils crient quelque chose et rien.

Et Pakhomm demande : « De quoi parlent-ils ? » Et l'interprète répond :

« Les uns disent qu'il faut en référer au starschina³, car sans lui la chose n'est pas possible, et les autres disent qu'on peut se passer de lui. »

4. Comme les Baschkirs discutaient, tout à coup parut un homme en bonnet de peau de renard. Tous se turent et se levèrent.

« C'est le starschina », dit l'interprète.

Pakhomm prit aussitôt sa plus belle robe et la présenta au starschina, ainsi que cinq livres de thé. Le starschina accepta, et se mit à la première place. Aussitôt les Baschkirs lui soumirent l'affaire. Le starschina écoutait, écoutait. Il sourit et se mit à parler russe. « Eh bien ! Soit ! dit-il. Il y a beaucoup de terre : choisis où tu voudras.

¹ Personne qui traduit les mots d'une langue dans une autre.

² Boisson faite de lait de jument aigre.

³ Le doyen, le plus âgé du village et qui est comme le chef.

5. — Comment donc prendre autant que je veux ? pensait Pakhomm. Il faut que ce soit régulier, car autrement on dirait : « C'est à toi ! » et puis on le reprendra. »

Et il dit au starschina :

« Je vous remercie de vos bonnes paroles. Vous avez beaucoup de terres, et moi il ne m'en faut pas beaucoup. Il s'agit seulement de savoir quelle terre sera à moi. Il faut, d'une façon ou d'une autre, la délimiter⁴ et régulariser la cession⁵, car nous sommes tous mortels. Vous, bonnes gens, vous la donnez, mais il peut arriver que vos enfants la reprennent. »

6. Le starschina se mit à rire. « Soit, dit-il. Nous ferons de manière que rien ne soit plus régulier. »

Et Pakhomm dit : « Moi, j'ai ouï dire qu'il est venu chez vous un marchand. Vous lui avez donné aussi de la terre, vous lui avez passé un acte⁶. Eh bien ! vous m'en passerez un aussi. »

Le starschina comprit.

« Soit ! dit-il. Nous avons un notaire. Nous irons à la ville dresser l'acte et y apposer⁷ toutes les signatures nécessaires.

— Et quel prix ? dit Pakhomm.

— Notre prix est unique : mille roubles⁸ pour une journée. »

II - Un curieux marché

1. « Mille roubles pour une journée », avait dit le starschina. Pakhomm ne comprenait pas cette façon de compter par journées.

« Mais combien, dit-il, cela fera-t-il de déciatines⁹ ?

— Nous ne pouvons préciser. Mais nous vendons une journée de terre. Tout ce dont tu feras le tour en marchant pendant une journée sera à toi. Et le prix de la journée est de mille roubles. »

⁴ Fixer des limites.

⁵ Action de « céder », c'est-à-dire de donner, ou de vendre.

⁶ Établir un document officielle.

⁷ Mettre, « poser » à côté.

⁸ Monnaie russe.

⁹ Mesure de surface russe (environ un hectare)

2. Pakhomm s'étonna. « Mais, dit-il, on peut dans une journée faire le tour de beaucoup de terre ! »

Le starschina se mit à rire.

« Tout sera à toi, mais à une condition. Si tu ne reviens pas en une journée à ton point de départ, ton argent est perdu.

— Et comment, dit Pakhomm, jalonner¹⁰ partout où je passerai ?

— Nous nous mettrons à la place qui te plaira, tu choisiras.

Nous y resterons. Et toi, va, fais le tour. Nos garçons te suivront à cheval et, là où tu l'ordonneras, planteront des jalons. Puis, d'un jalon à l'autre nous tracerons un sillon avec la charrue. Tu peux faire un tour aussi grand que tu voudras. Seulement, avant le coucher du soleil, sois revenue à ton point de départ. Tout ce que tu engloberas¹¹ sera à toi. »

Pakhomm consentit.

3. On décida de partir le lendemain dès l'aube. On causa encore un peu, on mangea du mouton, on reprit du thé. On fit coucher Pakhomm sur un matelas de plumes, puis les Baschkirs se retirèrent après avoir promis de se réunir le lendemain, au point du jour, et de se rendre à l'endroit avant le lever du soleil.

4. Pakhomm se mit sur le matelas de plumes, mais il ne put dormir. Il avait toujours la terre en tête. « Dans une journée, pensait-il, je ferai bien une cinquantaine de verstes¹². La journée, en cette saison, est longue comme une année. Cinquante verstes, cela fera une dizaine de mille de déciatines. Je n'aurai plus à m'incliner devant personne. Je me procurerai des bœufs pour deux charrues. Je veux louer des domestiques. Je cultiverai la partie qu'il me plaira et, sur le reste, je laisserai paître le bétail. »

5. Pakhomm ne put s'endormir de la nuit. Avant l'aube seulement, il s'assoupit un peu. Soudain, il se réveille et voit qu'il fait déjà clair.

« Il faut réveiller les autres et partir, pensa-t-il.

Et Pakhomm se leva, réveilla son domestique, lui donna l'ordre d'atteler, et alla réveiller les Baschkirs.

6. Les Baschkirs se levèrent, s'assemblèrent, et le starschina vint aussi. Ils se mirent à boire du koumiss.

Ils offrirent du thé à Pakhomm, mais lui ne voulait pas attendre.

¹⁰ Marquer de jalons, c'est-à-dire de petits bâtons que l'on fiche en terre.

¹¹ Toute la terre dont tu feras le tour.

¹² Mesure de longueur russe (environ un kilomètre).

« Puisqu'il faut partir, partons, disait-il. Il est temps. »



Les Baschkirs se réunirent, montèrent, qui à cheval, qui en voiture, et partirent. Pakhomm s'installa avec son domestique dans sa voiture.

7. On arriva dans la steppe¹³. L'aurore se levait. On monta sur une petite colline. Les Baschkirs sortirent de leurs voitures et se réunirent en un seul groupe.

Le starschina s'approcha de Pakhomm, et, lui montrant le pays de la main : « Voilà, disait-il, tout est à nous, tout ce que ton œil aperçoit. Choisis la part qui te plaît le mieux. »

Les yeux de Pakhomm étincelèrent.

8. - Le starschina ôta son bonnet en peau de renard, et le mit sur le sommet de la colline.

« Voilà, dit-il, le repère¹⁴. Ton domestique va rester ici. Dépose ton argent. Pars d'ici et reviens ici. Ce dont tu feras le tour t'appartiendra. »

Pakhomm sortit l'argent, le mit dans le bonnet, ôta son manteau et ne garda que son blouson. Il serra plus fortement sa ceinture, prit un petit sac avec du pain, attacha à sa ceinture une petite bouteille d'eau, redressa la tige de ses bottes, et se tint prêt à partir.

Il réfléchissait, incertain de¹⁵ la direction à prendre. Mais partout, c'était bien. Et il pensait :

« C'est bon partout. J'irai du côté où le soleil se lève. »

9. Il se mit du côté du soleil, et attendit qu'il se levât. Et il pensait :

¹³ Plaine herbeuse de la Russie.

¹⁴ Marque employée pour reconnaître un lieu, une cachette.

¹⁵ Hésitant sur.

« Il ne faut pas perdre de temps. Avec la fraîcheur, la marche est plus facile. »

Les Baschkirs à cheval se tenaient prêts, eux aussi, à quitter la colline à la suite de Pakhomm. Dès que le bord du soleil émergea¹⁶, Pakhomm partit et s'en alla dans la steppe.

Les cavaliers le suivirent.

III - Rude étape

1. Pakhomm marchait d'un pas égal, ni lent, ni rapide. Il fit une verste et ordonna de poser un jalon. Il continua sa route. Quand il fut bien en train, il accéléra sa marche. Après avoir fait un bout de chemin, il ordonna de poser un autre jalon. Pakhomm se retourna. On voyait bien la colline éclairée par le soleil et le monde qui s'y trouvait.

Pakhomm estima qu'il avait fait déjà cinq verstes.

Comme il s'était échauffé, il ôta son blouson, puis renoua sa ceinture, et continua son chemin. Il fit encore cinq verstes. Il faisait chaud. Il regarda le soleil : il était temps de déjeuner.

« Voilà déjà un quartier de la journée, pensa-t-il, et il y en a quatre dans la journée. Il n'est pas encore temps de tourner. Je vais seulement ôter mes bottes. »

2. Il s'assit, se déchaussa, et poursuivit son chemin. Il se sentait dispos¹⁷ et il pensait :

« Je vais faire encore cinq verstes et alors je tournerai à gauche. L'endroit est trop bon. Plus je vais, meilleur cela est. »

Il continua à marcher tout droit. Il se retourna et vit à peine la colline. Et les gens paraissaient noirs comme de petits insectes.

« Eh bien ! pensa Pakhomm, il faut tourner maintenant de ce côté. J'en ai pris assez. »

Et il se sentait déjà tout en sueur, et il avait soif. Pakhomm leva sa bouteille et but en marchant. Il ordonna de mettre encore un jalon et tourna à gauche.

3. Il marcha, marcha. L'herbe était haute et il faisait chaud. Pakhomm commençait à se fatiguer. Il regarde le soleil, et il voit qu'il est juste le temps de dîner.

¹⁶ Se montra au-dessus

¹⁷ Léger, agile, en bonne condition pour réussir, « disposé » à réussir.

« Eh bien ! pense-t-il, il faut se reposer. »

Pakhomm s'arrête. Il mange un peu de pain, mais ne s'assied pas.

« Quand on s'assied, pense-t-il, on se couche, puis on s'endort. »

Il reste un moment sur place, respire et poursuit sa route.

4. Il marchait tout d'abord d'un pas leste, le dîner lui ayant rendu des forces. Mais il faisait très chaud, et le sommeil le gagnait. Pakhomm se sentait harassé¹⁸.

« Mais, pensait-il, une heure à souffrir, un siècle à bien vivre. »

Pakhomm marcha encore de ce côté pendant une dizaine de verstes. Il allait tourner à gauche, lorsqu'il aperçut une fraîche ravine.

« C'est dommage, pensa-t-il, de la laisser en dehors. Il poussera ici du bon lin. »

Et il continua à aller tout droit.

5. Il engloba aussi la ravine, y planta un jalon et fit un second crochet. Il se retourna vers la colline. Les gens s'y distinguaient à peine. Il devait en être éloigné d'une quinzaine de verstes.

« Mais, pensa-t-il, j'ai trop allongé les deux premiers côtés. Il faut que celui-ci soit plus court. »



Il longea le troisième côté en hâtant le pas. Il regarda le soleil. Il était déjà proche de son déclin¹⁹. Pakhomm n'avait fait que deux verstes sur le troisième côté, et le but se trouvait encore à une quinzaine de verstes.

¹⁸ Extrêmement fatigué.

« Mon domaine ne sera pas régulier, pensa-t-il, mais il faut aller au but. Il y a déjà assez de terre comme cela. »

Et Pakhomm alla droit vers la colline.

6. — Mais Pakhomm se sent bien las. Il marche, ses pieds lui font mal. Il les a tout meurtris, et il se sent fléchir. Il voudrait se reposer, mais il ne le doit pas. Il ne pourrait pas atteindre le but avant le coucher. Le soleil ne l'attend pas. Il semble tomber comme si quelqu'un le poussait.

« Hélas ! pensa Pakhomm, je me suis peut-être trompé. J'en ai trop englobé. Que vais-je devenir si je n'atteins pas le but à temps ?

Qu'il est encore loin et que je suis fatigué ! Pourvu que je n'aie pas perdu pour rien mon argent et ma peine ! Il faut faire l'impossible. »

7. Pakhomm se met à trotter. Il s'est écorché les pieds jusqu'au sang, mais il court toujours. Il court, il court, mais il est encore loin. Il jette son blouson, ses bottes, sa bouteille, son bonnet.

« Ah ! pensait-il, j'ai été trop gourmand. J'ai perdu mon affaire. Je ne pourrai jamais arriver avant le coucher du soleil. »

Et, de peur, la respiration lui manque.

8. Il court, Pakhomm. La sueur colle sur sa peau chemise et caleçon. Sa bouche est sèche. Sa poitrine se soulève comme un soufflet de forge. Son cœur bat comme un marteau, et il ne sent plus ses pieds. Il fléchit. Pakhomm ne pense plus maintenant à la terre, il ne songe qu'à ne pas mourir d'épuisement²⁰. Il a peur de mourir, mais il ne peut pas s'arrêter.

« J'ai déjà tant couru, pense-t-il. Si je m'arrête à présent, on me traitera de sot. »

9. Il entend les Baschkirs siffler, crier. À ces cris, son cœur s'enflamme davantage.

Pakhomm use ses dernières forces, et le soleil semble se précipiter²¹ exprès. Et le but n'est plus bien loin. Pakhomm voit déjà le monde sur la colline ! On lui fait de la main le signe de se presser. Il voit aussi le bonnet par terre avec l'argent. Il voit le starschina assis par terre.

« Il y a beaucoup de terre, pense-t-il. Dieu me permettra-t-il d'y vivre ? Oh ! je me suis perdu moi-même. »

10. — Et il continue de courir.

¹⁹ Moment de la journée où le soleil, baissant, est près de la fin de sa course. Il « décline ».

²⁰ État de celui qui est absolument à bout de forces, qui est « épuisé », comme un « puits » qu'on aurait complètement vidé.

²¹ Hâter sa course, son déclin.

Il regarde le soleil. Le soleil est rouge, agrandi, il s'approche de la terre. Déjà son bord est caché. Comme Pakhomm arrivait tout courant jusqu'à la colline, le soleil s'était couché.

Pakhomm fait : « Ah ! » Il pense que tout est perdu, mais il se rappelle que si, lui, d'en bas, ne voit plus le soleil, l'astre n'est pas encore couché pour ceux qui sont au sommet de la colline.

Il monte rapidement, il voit le bonnet. Le voilà ! Il fait un faux pas, Pakhomm, il tombe, et de sa main il atteint le bonnet.

« Ah ! bravo, mon gaillard, s'écrie le starschina, tu as gagné beaucoup de terre. »



Le domestique de Pakhomm accourt. Il veut soulever son maître. Mais il voit que le sang coule de sa bouche. Il est mort... Et le starschina se met à rire.



Puis le starschina jette une pioche au domestique. « Enterre-le, » dit-il. Et le domestique creuse une fosse, lui donnant juste la mesure de terre qu'il faut à l'homme.